

L'AMOUR

*Aimez-vous les uns les autres comme je
vous ai aimés.*

(Jean XIII, 34.)

Comment Jésus a-t-il réveillé dans le cœur de l'homme la puissance endormie de l'amour ? Je réponds d'un mot : par le mystère de sa Croix. Tout est là. Devant Jésus mourant pour nous, on peut ne pas croire — alors on n'est pas chrétien ; on peut croire peu ou mal — alors on est un mauvais chrétien. Mais si l'on croit, si cet amour inouï du Juste mourant pour les pécheurs devient une réalité, alors on ne peut pas ne pas aimer.

Je m'explique. Du jour où l'homme s'est séparé de son Créateur, il s'est constitué lui-même le rival secret de toutes ses affections, rival préféré, rival jaloux et d'une habileté infinie à revêtir tous les caractères et à jouer tous les rôles pour maintenir sa prépondérance. De là vient que l'amour qui pourtant ouvre devant nos yeux de si radieuses perspectives, nous inspire au fond de si intimes répugnances. S'il nous

apparaît comme la chose la plus belle, il ne nous frappe pas moins comme la plus austère. Nous sentons bien qu'aimer c'est renoncer à soi-même ; aimer, c'est mettre un autre à la place de soi ; aimer, c'est se donner, et se donner serait peut-être le mouvement le plus naturel de l'homme... avant la Chute. Mais l'homme est tombé et nous nous séduisons nous-mêmes et, sans nous en douter, nous mettons notre Moi presque toujours en tiers dans nos plus sincères affections ! Nous nous efforçons d'aimer, nous croyons aimer, et il se trouve que nous n'avons fait que nous rechercher ingénieusement nous-mêmes.

Écoutez bien maintenant le langage que tient Jésus-Christ à ce cœur amoureux de lui-même, à ce cœur esclave, enchainé et honteux. Il ne commence pas par lui dire : « Aime ». Il commence par lui dire « Je t'aime ». Il ne commence pas par lui dire « Considère ton prochain ». Il commence par lui dire : « J'ai considéré ta misère et je me suis donné pour toi. Du ciel, où j'étais dans la gloire, je t'ai vu malheureux, perdu, sans ressource et sans espérance, et je me suis offert moi-même à Dieu en sacrifice pour toi. J'ai quitté le séjour de la paix, je suis descendu, je me suis dépouillé, je me suis anéanti, j'ai souffert

cette agonie et cette mort pour te sauver. Et maintenant, plonge, si tu peux, ton regard dans l'abîme de la perdition; tu n'as plus rien à craindre, car il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en moi. Élève ton regard et contemple, si tu peux, les joies des anges; tout cela t'appartient désormais. Rien, ni la vie, ni la mort, ni le passé, ni l'avenir ne peut te séparer de la source du bonheur, parce que j'ai fait ta paix avec Dieu par le sang de ma croix. »

Ou plutôt tout cela, Jésus nous le dit moins qu'Il ne nous le montre. L'amour véritable, l'amour qui se donne, parle moins qu'il n'agit. Notre cœur se défie des grandes paroles; il aime à se parler à lui-même. Que te diras-tu donc, ô mon cœur, en regardant Jésus vivre et mourir pour toi? Que te diras-tu donc devant ce témoignage muet de l'amour de ton Dieu que te racontent les Évangiles? En voyant le Saint et le Juste, méconnu, maltraité, traîné dans la boue par un monde qui n'était pas digne de Lui — en Le voyant, dans la mystérieuse agonie, accepter pour toi cette coupe que, malgré son obéissance infinie et son infinie charité, Il aurait voulu voir passer loin de Lui, — en Le voyant tomber sur le chemin du Calvaire sous le poids de

la croix — en Le voyant pour toi cloué à ce bois infâme, pour toi, c'est Lui-même qui le dit, abandonné de Dieu — en contemplant ces choses, en y pensant, si tu ne commences pas par être accablé sous le poids de ta misère, si, ensuite, tu n'es pas gagné, touché, brisé par tant d'amour, si tu ne te dis pas : « Racheté à un si grand prix, je ne suis plus à moi-même », si tu ne t'écries pas : « Moi aussi, Seigneur, je t'aime ! Que veux-tu que je fasse ? » — c'est que tu n'as pas vu et que tu n'as pas cru, car il n'est pas possible de croire ces choses sans aimer.
